

Haïfaa Al-Mansour, la première femme cinéaste saoudienne sort de l'invisibilité

Naître à soi :

Haïfaa Al-Mansour est née le 10 août 1974 dans une petite ville de l'Arabie Saoudite. Huitième parmi onze frères et sœurs, elle grandit au sein d'une famille libérale. Son père, Abdul Rahman Mansour, consultant juridique, est également poète. Au début des années 1980, à défaut de pouvoir voir des films en salle, il achète diverses cassettes VHS. Haïfaa découvre ainsi les films de Bruce Lee, de Jackie Chan, ceux produits à Bollywood ou encore des mélodrames égyptiens. Elle confie que cela lui a permis de rêver et de trouver sa vocation, même si ce n'était pas du grand cinéma. Encouragée par ses parents pour faire des études supérieures, elle intègre l'Université américaine du Caire. Son diplôme d'anglais et de littérature comparée en poche, elle enseigne dans une compagnie pétrolière aux Émirats Arabes Unis. Haïfaa s'y ennueie et migre au département vidéo s'initiant de la sorte à la réalisation et au montage. Une prise de conscience s'opère à ce moment-là. Haïfa Al-Mansour rompt avec le sentiment personnel de ne pas s'accomplir professionnellement. Elle réalise trois courts-métrages (*Who ?*, *The bitter journey*, *The Only way out*). Stimulée par leur succès respectif, elle propose un documentaire – *Women Without Shadows* (2005). Le métier de son mari, attaché culturel américain, lui permet de s'installer à Sydney en Australie, où elle obtient un Master en direction cinématographique gratifié par le *Prestigious Endeavour Scholarship Award*. Actuellement, tous deux vivent avec leurs deux enfants au Bahreïn.

Un pays où le cinéma n'existe pas :

Devenir un metteur en scène dans un pays où la vision locale et intégriste du Coran interdit la reproduction de la figure humaine est à la fois un enjeu et une prouesse. En effet, lors du mouvement du « renouveau islamique » au début des années 1980, l'état saoudien ferme les salles de cinéma. Aussi, aucune mémoire du septième art, aucune école artistique, aucun ciné-club n'existe. Même si le succès de *Women Without Shadows* questionnera l'absence de salles (une seule sera ouverte dans un hôtel de Riyad en 2005 pour projeter des dessins animés), « montrer des films est illégal dans tout le royaume ». Ce n'est donc pas une surprise si *Cinéma 500 kilomètres* (2005), le documentaire d'Abdallah Eyyaf, retrace l'itinéraire d'un jeune cinéphile obligé de se rendre au Bahreïn.

Paria ou pionnière ?

Les cinéastes saoudiens n'avaient pas eu jusqu'à présent le courage et l'audace d'Haïfaa Al-Mansour de tourner dans leur pays, à l'exception d'Abdullah Al-Moheissen soutenu par le réalisateur algérien Ahmed Rachedi qui signe *Les Ombres du silence* en 2006, un huis clos retraçant l'évasion d'un groupe de politiciens et d'intellectuels détenus en plein désert. La ténacité de la cinéaste s'incarne quant à elle dans *Wadjda*, sa première œuvre de fiction (2012). Comme un clin d'œil malicieux et itératif à son nom qui signifie « celle à qui la victoire a été donnée », son scénario est sélectionné pour participer à l'atelier *Rawi Sundance Writer's Lab* du festival international du film d'Abu Dhabi associé au *TorinoFilmLab* et soutenu par le distributeur *Pretty Pictures*. Suivant le conseil de son père qui lui répétait qu'avec de la rigueur et de la détermination, n'importe quels obstacles pouvaient être surmontés, Haïfaa Al-Mansour a dû convaincre, improviser, se cacher pour réaliser son film. Soit autant de stratégies que son héroïne elle-même déploie pour faire de son rêve une réalité. Car la porosité entre les sphères publique et privée saoudiennes est telle que le destin individuel ne peut se vivre sans le regard des autres. Regard le plus souvent réprobateur comme en témoignent les nombreuses mises en garde des proches de la famille contre ce qui pouvait s'apparenter à un « déshonneur » en laissant Haïfaa Al-Mansour s'exprimer librement. Voire endurer des menaces de mort de la part de conservateurs extrémistes. Pourtant, à aucun moment elle n'a voulu filmer une dénonciation ostentatoire d'un pays étouffé par le poids des traditions et de la religion.

Et, si l'autocensure s'est imposée parfois reconnaît-elle, elle est parvenue à dire les choses et savoir comment les dire. Et Haïfa Al-Mansour de citer en exemple *Hors-jeu* de Jafar Panahi où une femme use de tous les moyens pour assister à un match de foot : « À cause d'une très forte censure, les Iraniens redoublent d'imagination pour délivrer des messages en divertissant, loin de toute polémique ».

Condition des femmes :

La thématique récurrente en germe depuis son premier travail est celle de la condition féminine. *Who ?* abordait avec rage l'histoire d'un *serial killer* qui se déguise en femme voilée pour tuer. Quant à son documentaire *Women Without Shadows*, il dépeint leur condition aux prises avec le machisme rétrograde et la religion extrémiste, au travers de multiples entretiens de femmes en abayas ou têtes nues. Ainsi, retrouvons-nous dans la fiction *Wadjda* tous les sujets abordés par ces femmes : la question du voile (exigé par la directrice de la madrasa), du mariage forcé (Salma), de la polygamie (la mère de Wadjda) ou bien le travail autorisé en milieu mixte comme à l'hôpital (Leila), l'autorisation de sortie (Abeer), les influences extérieures par le biais de la mode ou de la musique (la pop anglo phone, les publicités, les jeux vidéo). Haifaa Al-Mansour en fait le portrait honnête tout en refusant la stigmatisation simpliste à l'égard des hommes quand bien même l'intolérance, les tabous, les mœurs rigoureuses teintent les rapports entre hommes et femmes. L'idée est de briser le mur du silence : « L'Arabie saoudite évolue peu à peu mais cela prendra du temps. Je ne crois pas aux changements radicaux. Le roi Abdallah vient de nommer trente Saoudiennes au Conseil consultatif, c'est une décision historique. Un beau début ».

Wadjda, un sujet réaliste :

Le casting est entièrement saoudien pour l'ensemble des acteurs. Quant à la principale source d'inspiration pour son héroïne, c'est sa nièce. Une enfant très libre qui voulait jouer au football et dont le père ultra conservateur a mis fin à tous ses rêves en la mariant. L'évocation de la vie quotidienne émane aussi de souvenirs personnels. Ainsi, le personnage de Madame Hessa évoque la directrice de la madrasa de la réalisatrice, devenue fondamentaliste suite à la révélation de sa relation amoureuse. Mais aussi le vélo vert que son père accepta de lui offrir, mais dont elle n'avait pas le droit de se servir en dehors de la maison. Ou les concours de Coran, très courants et populaires, car l'étude religieuse fait partie intégrante de l'éducation, y compris dans les écoles publiques. L'essentiel était pour la cinéaste d'être le plus réaliste : « Je souhaitais donner à ce débat intellectuel un visage humain – une histoire à laquelle on peut s'identifier et que les gens peuvent comprendre. (...) Je pense que le cœur de l'histoire parle à chacun d'entre nous, l'idée d'être montré comme différent pour vouloir quelque chose qui habituellement n'est pas acceptable ».

Le tournage ou l'histoire d'un talkie-walkie :



Le courage, l'énergie, la volonté et l'ingéniosité pour réaliser le film dans son pays natal sont à apprécier. La première difficulté rencontrée est celle du financement. Lors de la Berlinale de 2009, le projet séduit la compagnie allemande *Razor* (*Paradise Now* de Hany Abu-Assad en 2005, *Valse avec Bachir* d'Ari Folman en 2008) qui devient coproductrice aux côtés d'un appui saoudien des plus étonnants. Bien que « la stricte interprétation de la religion exclut l'art de la vie publique et de la société, [explique] la réalisatrice [qui] a réussi à convaincre le prince Al-Walid Ben Talal, via sa société *Rotana Studios*. Le prince est un progressiste qui veut mettre en avant les femmes ». Les autorisations de filmer obtenues auprès de la commission de la capitale saoudienne et après examen du scénario, Haifaa Al-Mansour tourne enfin. L'équipe hybride composée d'Allemands et de Saoudiens déjoue de multiples obstacles en variant leur planning façon « ou bien, ou bien », propre à la narration de *Smoking / No smoking* (1993) de Alain Resnais.

Dans ce film, le récit s'étoffe en permanence. L'action arrêtée quelques secondes reprend en proposant à l'aide d'intertitres un changement de lieu, de personnage, de résolution ou simplement de phrase. Les virtuosités narratives rendent ainsi compte de la complexité de la vie sujette à aucun déterminisme. Pour *Wadjda*, il y eut le choix quant aux aléas : « ou bien » la population exige régulièrement de voir les autorisations, « ou bien » elle se plaint sans raison du bruit comme celui du feu d'artifice, « ou bien » le refus de dernière minute du ministère à tourner dans une école d'État. Autre difficulté, le « choc des cultures » parfois « violent » selon la réalisatrice : « Les Allemands ne comprenaient pas qu'on puisse se détendre et fumer, au lieu de respecter les horaires ». Certains ont donc appris à lâcher du lest tandis que d'autres ont gagné en professionnalisme. De plus, dans un pays où la séparation des sexes est imposée, la cinéaste est dissimulée dans un van lors du tournage des scènes en extérieur. Elle privilégie en conséquence le filmage *low profile* pour ne pas attirer l'attention des autorités et dirige avec patience et précision son équipe technique et ses acteurs à l'aide d'un talkie-walkie.

Influences cinématographiques :

« La puissance de ce film provient de sa simplicité visuelle et narrative. Le grand cinéma italien des années 40-50 ressemblait à cela ». Haifaa Al-Mansour elle-même évoque lors de divers entretiens le néo-réalisme. Elle l'entend dans le sens de représenter une tranche de vie de ce qu'est l'Arabie saoudite de nos jours : « Topographiquement, sociologiquement, *Wadjda* est très précis, bourré d'informations pour nous qui n'avons jamais posé le pied au royaume des Saoud ». Aussi, le tournage dans Riyad en décors naturels inondés de lumière, ou le cadrage qui exhorte le regard à se promener dans l'espace appuient ce trait esthétique. « Je sais ce que je veux dire et je trouve le moyen le plus direct pour le dire » disait Rossellini, un des maîtres du néo-réalisme, rappelant le souhait d'Haifaa de donner un visage humain à ce récit. En outre, l'héroïne se place dans le droit fil de l'enfant volontaire et têtu du *Voleur de bicyclette* (1948) de Vittorio De Sica. Le casting fut d'ailleurs très long pour trouver l'actrice principale de *Wadjda* tant par le refus des parents, motivé par la peur de nombreux Saoudiens qui ne veulent pas que leurs filles soient filmées, que par l'absence de fillettes qui affichaient sans crainte un caractère bien trempé. Puis, Waad Mohammed est apparue avec ses *Converses*, son jean, ses écouteurs sur les oreilles et son air effronté. Haifaa pense aussi à Rosetta, l'héroïne éponyme du film des frères Dardenne (2000) pour sa dignité dans l'adversité. Cette enfant malicieuse, « héroïne de poche qui écoute du rock et brave tous les pouvoirs », s'incarne enfin à travers les petits héros révélateurs des maîtres iraniens (Abbas Kiarostami et Jafar Panahi), dont les films mêlent tradition et modernité esthétique. Résolument, *Wadjda* se place dans « cette lignée d'un cinéma du quotidien qui engloberait à la fois *Les Femmes du bus 678* ou *Une séparation* » et de noter que le film a eu un effet au printemps dernier, car la mutthawa, la police religieuse en Arabie Saoudite, a autorisé aux femmes de monter à vélo dans des lieux de loisirs tels que les parcs publics avec pour condition de revêtir l'abaya et d'être accompagnées par un membre masculin de leur famille.